

Société d'Histoire, Arts et Folklore des Communes de Fleurus

Brye, Fleurus, Heppignies, Lambusart, Saint-Amand,
Wagnelée, Wanfercée-Baulet, Wangenies

BULLETIN — 2^e ANNÉE — N° 7 — DÉCEMBRE 1986

Europe révolue et le monument " Aux Victoires françaises ".

Si le nom de Fleurus figure dans les encyclopédies, les dictionnaires, les manuels et livres d'histoire, ce n'est certes pas parce qu'elle fut, sous l'ancien régime, ville franche, chef-lieu de bailliage du comté de Namur et centre d'un doyenné des anciens diocèses de Liège et de Namur; ce n'est pas non plus pour avoir connu, au cours des siècles, un particulier essor économique, c'est simplement parce que son territoire s'inscrit dans l'une des zones de Moyenne Belgique qui s'avéra, jadis, politiquement stratégique et militairement opérationnelle.

Ainsi un concours de circonstances fit que les plaines encadrant Fleurus furent quatre fois, en 1622, en 1690, en 1794 et en 1815, lieux de rendez-vous d'armées belligérantes et que, trois fois, en 1690, en 1794 et en 1815, des troupes françaises y remportèrent la victoire : les trois premières batailles portent le nom de Fleurus et la dernière celui de Ligny.

Voulant commémorer ce passé militaire français, un comité franco-belge, présidé par Maurice des Ombiaux, inaugurerait, le 13 septembre 1936, à Fleurus, près du Moulin Naveau qui servit d'observatoire à Napoléon, lors de la journée du 16 juin 1815, un monument "Aux victoires françaises de Fleurus" : à savoir celle du Maréchal de Luxembourg (1690), de Jourdan (1794), mais aussi de Napoléon (1815) car, pour le comité organisateur, du fait que Napoléon dirigea de Fleurus la bataille de Ligny, Ligny, c'était aussi Fleurus !

Profitant de l'occasion de ce cinquantenaire, je me propose de vous expliquer pourquoi Fleurus fut l'un de ces champs de bataille d'une Europe révolue, de vous relater l'essentiel

de chacune des quatre batailles, d'envisager l'historique du mémorial qui suscita, en son temps, pas mal de palabres, de polémiques, d'oppositions même qui dépassèrent certainement pour beaucoup de Fleurusiens de l'époque, les limites de l'entendement.

Exposer les raisons pour lesquelles les plaines environnant Fleurus devinrent un champ de bataille, non seulement au XVIIe siècle (1622 et 1690), mais encore à la fin du XVIIIe et au début du XIXe (1794 et 1815), c'est justifier pourquoi Fleurus fut le théâtre d'un épisode "belge" de la guerre de Trente ans, mais surtout pourquoi la région de Fleurus fut le théâtre de combats militaires qui opposèrent les forces françaises royales, républicaines, napoléoniennes à celles des puissances impériales des Habsbourgs (d'Espagne d'abord, d'Autriche ensuite) et de leurs alliés en vue d'acquérir pour les premiers et de défendre pour les seconds nos anciennes provinces et la rive gauche du Rhin.

Trois arguments peuvent au moins être avancés.

* Primo, la Moyenne Belgique et la région de l'Entre Sambre et Meuse, mieux connue des stratèges sous l'appellation de la "Trouée de l'Oise", défendue depuis des temps immémoriaux par l'oppidum, le castrum, le château et enfin la forteresse de Namur, comprennent des régions qui ont été fréquemment occupées aussi bien par les puissances qui voulaient les conserver que par celles qui souhaitaient les conquérir.

* Secundo, dans ce cadre géographique, le plateau de Fleurus, avec son éperon de Lambusart (prolongation terminale des plateaux du Brabant et de Hesbaye vers la vallée farciennoise de la rive gauche de la Sambre) était situé à la limite des Pays-Bas espagnols (autrichiens après le traité d'Utrecht de 1713) et de la Principauté de Liège, dotée d'une neutralité dite désarmée et perméable, reconnue par l'Europe de l'ancien régime. En sus, depuis le traité des Pyrénées de 1659, consacrant notamment pour les Pays-Bas espagnols la perte de Landrecies, Avesnes, Philippeville et Mariembourg, notre région devenant proche voisine de la France, les autorités espagnoles concevaient la nécessité stratégique de créer à la limite de la Sambre et de la Principauté de Liège, une place forte pour protéger le territoire des dangers des invasions françaises : c'était, dès 1666, la transformation du village de Charnoy en la ville forte de Charleroi.

* Tertio, comme Fleurus, située finalement entre la citadelle de Namur et la place forte de Charleroi resta jusqu'à la fin de l'ancien régime aux confins des Pays-Bas et de la Principauté de Liège, localité dite ouverte, vu qu'elle ne fut, en aucun moment circonscrite par des oeuvres d'art militaires, il est facile de comprendre et d'admettre que notre localité et sa région furent maintes fois, choisies par les armées comme lieu de passages, d'étapes, avec tous les inconvénients que cela implique souvent (réquisitions, exactions, pillages, incendies, etc) mais aussi par corollaire, devaient inévitablement connaître des affrontements militaires.

Venons-en aux batailles. A propos de chacune d'elles, je me borne à un sommaire sans considérer les effectifs des forces en présence, ni les dispositions des différents corps d'armées, sans envisager des détails stratégiques (sauf toutefois pour la bataille de Ligny), sans avancer l'importance des pertes subies, préférant les situer dans le contexte de l'histoire générale, en envisageant leurs préliminaires ainsi que leurs principales conséquences.

La première bataille, le 29 août 1622.

Des quatre, elle est la moins importante et la moins connue; en effet, elle est tout au plus un épisode des événements de la période dite allemande de la guerre de Trente ans qui marquèrent dans les Pays-Bas espagnols, les premières années du "Siècle de Malheur". En voici les faits, le général allemand Ernest de Mansfeld et le duc Christian de Brunswick, commandant des troupes mercenaires de l'Union protestante, défaits dans le Palatinat tentent de rallier les Huguenots français; mais leur progression est surveillée dans la région de Sedan par les troupes françaises et de Luxembourg par celles du général espagnol Gonzalès de Cordova (de Cordoue), commandant des troupes de la Ligue catholique. Devant le danger d'encerclement, les troupes protestantes changent leur itinéraire et décident de gagner les Provinces Unies. Le général Gonzales de Cordova, mis au courant des nouvelles intentions de marche des troupes protestantes, décide de les prendre en chasse, et, finalement, il les rattrape dans la région de

Fleurus et leur livre bataille.

Cette bataille qui se déroula au nord de Fleurus (St Amand et Wagnelée) eut comme conséquence pour notre cité de lui occasionner un incendie et par les événements généraux de créer un grand désarroi parmi les troupes protestantes défaites qui parviendront, malgré tout, à atteindre les Provinces Unies.

La deuxième bataille, le 1 juillet 1690.

Pour résister à la politique brutale envahissante que Louis XIV adopta dans les armées qui suivirent la trêve de Ratisbonne du 15 août 1684, une immense coalition européenne dite de la Ligue d'Augsbourg s'organisa dès 1686, contre la France et Guillaume III d'Orange, proclamé roi d'Angleterre en 1689, en devint le chef. De ce fait, Louis XIV allait devoir tenir tête à l'Europe, s'opposant à ses ambitions, soit entre autres à la conquête de la rive gauche du Rhin et par voie de conséquence les Pays-Bas espagnols devenaient dès 1690, une nouvelle fois un champ de bataille.

En réalité, les événements qui allaient amener la bataille de Fleurus démarèrent dans le courant de l'année 1689. Le 27 août 1689, un engagement entre troupes françaises commandées par le Maréchal d'Humières et les alliés ou coalisés (espagnols, hollandais et allemands) sous les ordres du prince prussien de Waldeck, a lieu à Walcourt; celui-ci se soldant par un échec français, c'est la disgrâce pour le Maréchal d'Humières qui est remplacé par le Maréchal de Luxembourg. Par la suite, deux armées françaises sont cantonnées des Flandres à la Meuse pour intervenir par le nord dans les Pays-Bas : ce sont celles du Maréchal de Luxembourg et du Marquis de Boufflers; quant aux Pays-Bas, ils sont placés sous la garde des coalisés du prince de Waldeck.

Informé des intentions des coalisés qui envisagent de faire mouvements des Pays-Bas espagnols et de l'Empire vers la Champagne où se rejoindraient les armées du prince de Waldeck et de l'Electeur de Brandebourg, Louis XIV donne l'ordre au maréchal de Luxembourg de marcher contre les troupes du Prince de Waldeck

pour éviter d'une part l'invasion du sol français et s'opposer d'autre part à la jonction des deux armées adverses. Dans l'esprit de réaliser au mieux ce double objectif, Luxembourg manoeuvre des Flandres vers la Sambre avec une partie seulement de son armée qui doit être renforcée en cours de marche par des effectifs provenant de l'armée de Boufflers.

Le 23 juin 1690, le maréchal franchit la Sambre à Jeumont, en aval de Maubeuge et effectue dans l'Entre Sambre et Meuse un mouvement opérationnel pour repasser le même cours d'eau quelques jours plus tard, le 30 juin à Froidmont, hameau de Moustier s/Sambre et présenter ainsi son armée face à celle du prince de Waldeck qui, dans les mêmes délais, s'était avancé du centre du pays vers la région de Charleroi. Dans la journée du 30 juin, l'effectif de Luxembourg s'avance jusqu'à Velaine-Boignée (est de Fleurus) où il campe; de l'autre côté, Waldeck atteint Heppignies et Wangenies (ouest de Fleurus). Dès lors, les deux armées, l'une en face de l'autre, leurs affrontements deviennent inévitables; c'est la journée du 1er juillet 1690, elle tourne à l'avantage du Maréchal de Luxembourg.

Si le Maréchal arrêta, par cette victoire, la tentative du prince de Waldeck de pénétrer en Champagne et si l'invasion de la France était, par le fait même, ajournée, par contre, Louis XIV n'allait pas en tirer de grands profits pour la réalisation de son programme de politique extérieure.

Effectivement, après Fleurus, entre 1690 et 1695, les Français occupèrent les Flandres, prirent Mons, Namur et Charleroi, remportèrent les victoires de Steenkerque et de Neerwinden bombardèrent Liège et Bruxelles; mais, malgré tous ces faits militaires qui accentuèrent un peu plus encore nos désastres matériels et notre récession économique, Louis XIV n'arriva pas à écraser ses adversaires et dut se résoudre, en 1697, à signer la paix de Ryswyck, une paix sans profit de conquête dans les Pays-Bas.

La troisième bataille, le 26 juin 1794.

Suite à l'exécution du Roi de France, Louis XVI, le 21 janvier 1793, l'Europe se liguait contre la Convention : ce fut la formation de la première coalition. Les conséquences politico-militaires ne se firent pas attendre. Les Français vaincus à Neerwinden, le 18 mars 1793, perdirent les avantages de leur victoire de Jemappes du 6 novembre 1792; ils durent évacuer les Pays-Bas et défendre même leur propre territoire. En fait, la mi-1793 fut le moment le plus critique : d'une part, les frontières furent franchies en certains endroits (notamment dans la région de Valenciennes) et par la suite, les Anglais prirent Toulon; d'autre part, des insurrections (vendéennes, girondines) progressèrent ou éclatèrent à l'intérieur du pays. Devant ce double péril, la Convention prit des mesures dites de "salut public" pour sauver la République discréditée par les souverains européens et dès juillet-août 1793, Robespierre devint chef du Comité de Salut public ; en d'autres termes, la dictature révolutionnaire s'installait et allait triompher par la terreur.

Pour parer au terrible danger d'invasion, la défense nationale fut assurée par la levée en masse, votée en août 1793 et le rôle principal de la réorganisation de l'armée française échut à Carnot. Dès la fin de 1793, l'invasion de la France fut enrayée et les frontières même dégagées. Devant cette situation plus rassurante, Carnot profita de l'hiver 1794 pour préparer ses troupes et élaborer un plan d'attaque bien précis des Pays-Bas. Aux alliés de plus en plus divisés, notamment par les différends autrichiens et prussiens, Carnot allait opposer des troupes pleines d'entrain, commandées par de jeunes chefs "avides d'illustrer en eux la République". Du point de vue tactique, Jourdan et Charbonnier attaquaient la gauche des Autrichiens alors que Pichegru opérerait dans les Flandres, sur leur droite.

Le 18 mai 1794, Les Français battent à Tourcoing, Clerfayt, général belge au service des Autrichiens; Ypres est pris le 28 juin et le 23 juin, Clerfayt, de nouveau défait à Deinze,

doit repasser l'Escaut. Dans l'entretemps, aux ordres de Carnot qui lui a confié le commandement de l'armée de Sambre et Meuse en formation, Jourdan arrive par les Ardennes à la rescousse de Charbonnier qui tente en vain de franchir la Sambre. Et, le 18 juin, Jourdan investit Charleroi qui se rend le 25, jour où le Prince de Cobourg commandant les Austro-hollandais envisage de livrer bataille, le lendemain, aux Français.

Ainsi fut décidée la journée du 26 juin 1794 que Jourdan allait finalement contrôler à son avantage. Malgré l'étendue du champ de bataille, les lignes de l'armée française présentaient un immense développement épousant la forme d'un vaste demi-cercle disposé au nord de Charleroi et appuyé à ses deux extrémités sur la Sambre de Landelies à Velaine, cette journée fut intitulée par les Français "Bataille de Fleurus" en souvenir de la victoire remportée un siècle auparavant par le Maréchal de Luxembourg.

Cette victoire française a fait d'ailleurs l'objet de toute une polémique en ce sens que pour beaucoup Jourdan n'était pas effectivement victorieux quand Cobourg décida de la retraite. Cette prise de position de Cobourg fut considérée par certains comme une attitude défaitiste du général en chef des troupes alliées; faut-il dire qu'elle fut prise seulement quand il eut la formelle certitude que Charleroi avait dû se rendre aux Français ! Pour d'autres, si Charleroi avait encore pu résister quelques heures, soit jusque dans le courant de la journée du 26 juin, les opérations militaires n'auraient pas tourné à l'avantage des Français et notre territoire que les Autrichiens préoccupés par des intérêts plus primordiaux en Europe centrale (la Pologne) étaient résignés, selon certains à sacrifier, n'aurait pas été aussi rapidement conquis par la France.

Plutôt que de vouloir répondre à ces suppositions, qui nous écartent du fil de l'histoire, il serait plus utile de connaître les faits et événements qui jouèrent en faveur ou en défaveur des belligérants et de citer l'expérience de la présence d'un premier aérostat sur un champ de bataille : l'aérostat français "l'Entreprenant".

En fait, les événements de la Pologne (le dernier partage) ont manifestement joué en faveur de la France, car, Cobourg avait au moins reçu les ordres de garder son armée aussi intacte que possible afin qu'il lui soit permis d'intervenir en cas d'urgence en Europe centrale. Eclairé par ces instructions, il est plus facile de comprendre que le général autrichien sachant officiellement la place de Charleroi perdue, ait, par exemple, renoncé à tenter de la reprendre et profita de l'inaction opérationnelle en fin de journée de Jourdan pour réaliser une retraite dans l'ordre le plus favorable. D'autre part, il est aussi à noter que les Autrichiens livreront encore plusieurs combats avant d'être irrévocablement refoulés Outre-Rhin.

De l'autre côté, Jourdan commandait une armée dont l'organisation et la tactique avaient évolué par rapport aux principes qui régissaient toujours l'armée alliée, avait su choisir et préparer ses retranchements et bénéficia, incontestablement, de la reddition de Charleroi. Il n'empêche que Jourdan reconnut dans la relation des faits qu'il adressa au Comité du Salut public, le 27 juin, de son quartier général de Marchienne-au-Pont que la journée de la veille avait été acharnée et la victoire difficile à emporter.

Quant à l'intervention de l'aérostat "l'Entreprenant" qui s'éleva, le jour de la bataille, près du Moulin de Jumet, à l'emplacement dit Belle vue, elle créa plus un trouble psychologique au sein du commandement et des troupes alliées qu'elle ne rendit de service au stratège français.

Quelles que soient les considérations, la France allait exploiter à son avantage la journée du 26 juin puisque le 11 juillet, Jourdan faisait à Bruxelles sa jonction avec Pichegru venu des Flandres. Ensuite, les deux armées se séparèrent : celle de Pichegru marcha vers le nord contre les Anglo-Hollandais tandis que celle de Jourdan continua à s'opposer aux Autrichiens et refoula Cobourg vers l'Allemagne.

Les conséquences de la victoire de Jourdan allaient donc être considérables. C'était "la première grande victoire de la France républicaine" comme a tenu à le souligner H. Pirenne dans son Histoire de Belgique : grande d'abord par ses répercussions internes, la chute du régime de Robespierre, le 27 juillet;

grande aussi par ses répercussions en politique extérieure : la coalition est disloquée et la France républicaine en annexant pour vingt ans la rive gauche du Rhin (traité de Bâle du 5 avril 1795) réussissait là où la France des Bourbons avait tout compte fait assez lamentablement échoué. Voilà pourquoi après Valmy et Jemappes, on peut lire Fleurus à l'Arc de Triomphe de Paris. Cette victoire française préparait également l'histoire contemporaine de la Belgique non seulement au point de vue des institutions, mais aussi du point de vue territorial par la réunion des Pays-Bas autrichiens et de la Principauté de Liège, laquelle pendant près de neuf siècles connut une évolution totalement différente de celle des autres provinces belges. Quant au territoire de Fleurus, il passait du Namurois au département de Jemappes, origine de la province du Hainaut.

La quatrième bataille, le 16 juin 1815.

Le 1er mars 1815, Napoléon rentrait d'exil de l'île d'Elbe, il débarquait, par surprise, au Golfe Juan, près d'Antibes. La Presse relata les faits en termes extraordinaires : "l'anthropophage", "le tigre", "le monstre", "le tyran", "l'usurpateur" est de nouveau sur le sol français; mais il n'entrera jamais à Paris. Quelques jours plus tard, les journaux modifiaient leurs manchettes : le Moniteur notamment, parla de "Bonaparte" ensuite de "Napoléon", finalement de "l'Empereur" et de "Sa Majesté impériale". Le 20 mars, Napoléon rentrait aux Tuileries d'où la veille, Louis XVIII s'était enfui pour se réfugier à Gand : la première restauration n'avait pas duré un an.

L'Empereur assagi par l'expérience, envisage de régner en Souverain constitutionnel et de vivre en paix avec l'Europe. Mais, bien vite, l'Europe réunie en congrès à Vienne se refuse à négocier l'idée d'une restauration du pouvoir impérial : une nouvelle coalition (c'était la septième contre la France depuis 1793) se constitue immédiatement.

En attendant l'arrivée des Russes et des Autrichiens, les Prussiens et les Anglais se concentrent en Belgique : Blücher vient s'établir sur la Meuse et la Sambre, tandis que Wellington occupe la région de la Dendre et de la Senne. Entre les deux,

se trouve, aux Quatre Bras de Baisy-Thy (carrefour stratégique entre Nivelles-Namur et Charleroi-Bruxelles) la petite armée hollando-belge du prince Guillaume d'Orange. Les coalisés sont décidés à ne faire à l'Empereur aucune concession. Ils le mettent devant un très grand dilemme : est-il préférable de défendre les frontières de la France ou d'attaquer la coalition ?

L'Empereur, sans doute, toujours convaincu de la supériorité de l'attaque sur la défensive, tenant en outre à raffermir son prestige en France même, prend l'une des plus graves décisions de toute sa carrière de stratège : il se résout à une attaque surprise en Belgique par laquelle il compte séparer les Anglais et les Prussiens et les battre successivement. Voici l'explication de cette fulgurante campagne dite des Cent Jours.

Le 12 juin 1815, de bon matin, l'Empereur quitte Paris; le 13, il est à Avesnes; le 14, à Beaumont et le 15 à Charleroi. Là, il précise son plan d'attaque, en référence, aux positions présumées de l'ennemi : les Anglais doivent se trouver incontestablement entre Bruxelles et Nivelles vu qu'il n'a pas eu à les combattre; les Prussiens uniquement lui ont opposé quelques résistances sur la Sambre. De ce fait, l'Empereur veut s'interposer au plus vite entre les deux armées adverses qui ne peuvent, à son sens, effectuer leur jonction que par la route Nivelles-Namur. En toute logique, l'Empereur se décide alors de détacher une partie de son armée sous le commandement du Maréchal Ney, avec mission de se rendre maître dans le plus bref délai de la position clé du Quatre Bras de Baisy-Thy et de contrôler par le fait même les mouvements éventuels des Anglais. Quant à l'essentiel des effectifs, sous le commandement du Maréchal Grouchy, l'Empereur décide de l'amener au nord de Fleurus, à Sombreffe, localité située sur la route Nivelles-Namur, qu'il espère occuper dès le 15 au soir. En résumé, le plan de l'Empereur est d'une simplicité géniale : " *Son aile gauche aux Quatre Bras, et son aile droite à Sombreffe, lui-même s'établira à Fleurus, sommet d'un triangle formé par ces trois points, prêt à fondre, le lendemain, avec sa réserve sur celle des armées ennemies qui s'approchera la première.*"

Mais les événements ne se passent pas comme il les avait souhaités; le Maréchal Ney ne prend pas possession des Quatre Bras; quant à l'aile droite, elle rencontre sur le territoire

de Gilly, en vue des plaines de Fleurus, une résistance prussienne. Ceci prouve que les Prussiens exécutent admirablement les ordres de Blücher, ils contrôlent parfaitement la région, ils cèdent le territoire très habilement et s'efforcent de retenir par des escarmouches répétées l'armée française avec l'objectif de réaliser un regroupement général après Fleurus, sur la Ligne, principalement en fonction du village de Ligny où Blücher est décidé à livrer bataille.

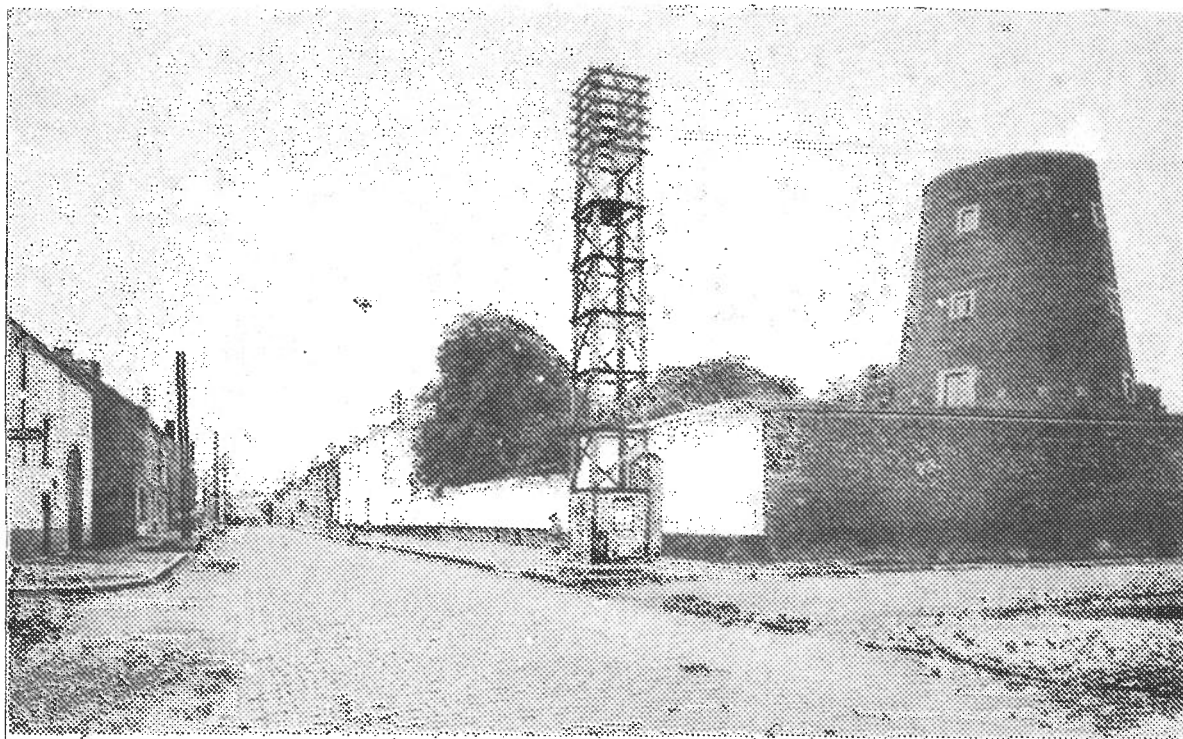
De ce fait, les Français retardés dans leur progression n'osent pas occuper Fleurus à la tombée du jour du 15 juin, ils se bornent à contrôler la localité à une portée de canon, les avant-gardes bivouaquent au Vieux Campinaire et à Martinroux; quant à Napoléon, il loge à Charleroi, au château Puissant.

C'est donc le 16 juin, de grand matin, que les Français font leur entrée dans Fleurus et l'Empereur y arrive seulement vers les 11 heures. Il décide alors de faire du Moulin Naveau son observatoire, du haut duquel il doit finalement accepter l'évidence; Blücher est irrévocablement décidé à l'arrêter, il n'est donc plus question de vouloir marcher le jour même sur Sombreffe. C'est, par conséquent, de ce moulin qu'est décidé le plan d'attaque de la bataille de Ligny. Mais pendant tout ce temps, Blücher ne perd rien du mouvement des Français, il scrute l'horizon d'un autre moulin, du moulin de Bussy, situé à la limite de St Amand et de Brye.

Entre quatorze heures et demie et quinze heures, trois coups de canon tirés par une batterie de la garde impériale retentissent : la bataille est engagée. Vingt heures, suprêmes assauts, meurtriers au possible, le centre prussien s'effondre et doit, par conséquent, livrer Ligny aux Français. Vingt et une heures, on tiraille encore du côté de Sombreffe, mais les Prussiens se retirent, il a fallu à l'Empereur plus de six heures de combats acharnés pour se rendre maître du champ de bataille. Vingt-trois heures, après s'être rendu sur les lieux, l'Empereur entre au château de la Paix (actuellement l'Hôtel de ville de l'entité) pour y passer la nuit.

L'Empereur venait-il de remporter la victoire ? La phrase de Wellington "*Blücher a reçu une bonne fessée*" ne se justifie qu'en partie; ce n'est qu'à bout de forces et par manque de réserves que les Prussiens avaient évacué le terrain des

opérations; mais leur armée n'était pas écrasée. Tout au plus, l'Empereur remportait une victoire "à la Pyrrhus". Enfin, le 17 juin, entre huit et neuf heures, après avoir reçu des informations sur la position des Anglais, sur la retraite présumée des Prussiens et des nouvelles de Ney, l'Empereur quitte le château de la Paix avec l'intention de se rendre aux Quatre Bras d'où il compte, avec Ney, marcher à la rencontre des Anglais. En fait, les Fleurusiens qui eurent le privilège de vivre ce départ ignoraient qu'ils saluaient Napoléon, pour la dernière fois victorieux. Quoi qu'il en soit, par la présence de l'Empereur et de son Etat-Major (celui-ci s'établit au château de Zualart : actuellement l'Institut des Soeurs de Notre-Dame), Fleurus peut être indiscutablement considérée comme une étape non négligeable de la campagne des Cent Jours.



Fleurus. -- Michin Neveau. Observatoire de Napoléon pendant la bataille de Fleurus-Ligny en 1815.